

Le socialisme

LE SEUL CHANGEMENT POSSIBLE, C'EST LE SOCIALISME

Bien peu de monde aujourd'hui, ni dans la population ouvrière ni ailleurs, n'espère ou ne croit qu'une autre société que celle dans laquelle nous vivons soit possible, soit envisageable, soit même utile. Personne ne nie qu'il y a des problèmes, et beaucoup de problèmes, dans la société actuelle, mais tout se passe comme si chacun à sa façon pensait au fond que cette société était capable de les résoudre d'une façon ou d'une autre. On espère que le chômage finira par reculer, on espère le bout du tunnel pour la crise, on espère au moins que ses enfants auront un meilleur sort. De même qu'on espère qu'on finira bien par résoudre le problème de la faim, qu'on finira par trouver une solution aux guerres ou que la raison finira par l'emporter d'une façon générale contre toutes les aberrations et les injustices.

Ici en France on avait donné l'espoir aux précédentes générations qu'un changement de gouvernement pourrait changer bien des choses ; aujourd'hui on espère malgré le retour de la droite... on ne sait plus très bien quoi, mais on espère qu'au moins ce ne sera pas pire. Bref d'une manière ou d'une autre on espère toujours même si on ne sait plus très bien quoi. Personne ne se dit qu'il faut construire un autre monde et encore moins qu'il faut commencer par abattre celui-ci avant de le reconstruire. Le système politique soi-disant démocratique est destiné à perpétuer l'illusion qu'on peut gouverner notre sort par une prochaine élection...

C'est qu'il est vrai que ce monde a sacrément changé déjà et qu'il montre une capacité étonnante à se modifier. Il n'y a rien à voir entre notre vie actuelle et celle de nos parents, et plus encore de nos grands-parents. Des révolutions techniques apportent sans arrêt de nouveaux produits inimaginables auparavant, les mœurs changent considérablement aussi, des progrès sont faits dans tous les domaines.

Alors pourquoi y aurait-il besoin de révolution, pourquoi ne pas attendre que des solutions finissent par être trouvées aux différents problèmes ? Car ce monde nous montre aussi qu'il est capable d'en trouver, des solutions : on peut améliorer considérablement les techniques de production, rendre les travaux moins pénibles ; on peut fabriquer des machines

qui produisent 5 fois ou 100 fois plus vite et mieux ; on peut engager des sommes considérables pour résoudre les problèmes des maladies ; on peut constituer une armée qui va donner à manger à une population affamée.

Ce qui choque, c'est qu'il y a encore des populations qui ont faim, c'est qu'il a fallu attendre qu'il y ait des victimes avant de se décider. Ce qui choque, c'est qu'il y ait des machines encore dangereuses, des travaux encore pénibles. Ce qui choque, c'est que les progrès semblent se heurter à des égoïsmes qui en retardent les effets. Voilà comment on finit par se dire qu'au moins nos enfants verront peut-être un monde meilleur.

Et bien c'est toute cette vision qui est fautive. Le monde bouge en permanence, c'est vrai, mais il ne s'améliore pas pour l'ensemble de l'humanité. Il apporte toujours plus de progrès techniques, c'est vrai, mais il n'en finit jamais d'apporter des dangers nouveaux, et de plus en plus inquiétants : les dangers du nucléaire sont pires que ceux des précédentes énergies, par exemple. Ce monde peut se débrouiller pour envoyer des soldats nourrir un moment une population au nom de beaux principes mais cette armée apporte aussi ses cadavres et sa haine.

Oui les solutions existent à tous les problèmes ou presque. Le travail humain, les efforts humains de générations et de générations ont accumulé des connaissances et des moyens qui permettent d'alléger les souffrances et les malheurs.

De plus, la société capitaliste elle-même est une société en révolution permanente, par nature, pourrait-on dire. Au Moyen Age, dans l'Antiquité, rien ne bougeait, tout était immuable ; les techniques, les dieux, les rois et les hommes. Nous sommes entrés depuis et seulement depuis les débuts du capitalisme, il y a à peine deux siècles, dans un monde en bouleversement perpétuel. Les techniques sont constamment changées. Des domaines entiers font leur apparition. La production doit constamment être réorganisée. Ce n'est pas d'aujourd'hui, mais depuis ses origines que le capitalisme ferme des entreprises pour en rouvrir ailleurs et se bouleverse lui-même en permanence. C'est que le système capitaliste fonctionne par la concurrence permanente des capitalistes entre eux, il doit toujours et toujours changer sa façon de faire, produits, techniques de production, organisation du travail, etc...

Au Moyen Age ou dans l'Antiquité, quand un problème apparaissait, maladie, guerre, injustice, il n'y avait plus qu'à s'en remettre aux dieux, car rien ne pouvait changer et personne ne prétendait avoir de solution. C'était la fatalité, un point c'est tout. Si l'on ne s'en satisfaisait pas, la seule solution c'était la jacquerie, la révolte, l'insurrection, la révolution, la destruction. Et tout au long de ces longues périodes de l'histoire, on retrouve effectivement les révoltes et, même si c'est le fait de petites minorités, l'espoir de changer une société que l'on vit comme une prison.

Toutes ces révoltes, ces insurrections paysannes ou citadines n'ont guère abouti jusqu'à la grande Révolution française de 1789 car parallèlement les hommes n'avaient pas encore mûri les solutions techniques qui pouvaient permettre d'améliorer leur sort largement, d'alléger la peine de tous les travailleurs, de sortir des millions d'hommes de l'ignorance et du besoin. La première énergie artificielle par exemple, la vapeur, ne remplace efficacement l'énergie animale et donc aussi humaine qu'avec la machine à vapeur de Watt quelques années avant 1789.

C'est justement sous le règne de la bourgeoisie, après 1789, que les choses changent, que le monde non seulement abandonne tout un tas de vieilleries du passé mais donne la place à certaines libertés et se met à fonctionner dans un mouvement d'agitation permanente. Seulement ces progrès dans le monde capitaliste sont toujours ambigus, ses solutions toujours problématiques. Par exemple les machines allègent le travail et la fatigue des hommes mais les patrons en profitent pour économiser sur l'emploi et au lieu que tout le monde en profite en travaillant moins, ceux qui travaillent ne travaillent pas moins et il y a plus de monde à la rue.

Autre exemple la pollution. Celle-ci a provoqué une levée de boucliers ces dernières années, des hommes nouveaux ont réussi à se présenter aux élections, à se faire élire sur ce problème, pour le dénoncer et proposer des solutions. Mais les entreprises qui ont le moins de mal à faire de la recherche, à investir contre la pollution, ce sont les plus grosses, les plus riches. Et quand on découvre un moyen technique contre les fumées ou contre la pollution des eaux cette solution devient vite une arme de plus dans la concurrence que les entreprises se mènent entre elles. Une arme qui favorise donc les plus gros, les plus forts, les plus riches. Les petites entreprises qui ne peuvent investir n'ont qu'à s'incliner. A plus vaste échelle, les pays pauvres qui n'ont guère de budget pour ce genre de problème deviennent les poubelles des pays riches. Et dans les pays riches les petites entreprises, ou les entreprises sous-traitantes, deviennent les poubelles des plus grandes avec tout ce que cela signifie du point de vue salaires et conditions de travail pour les travailleurs qui s'y retrouvent.

C'est que le monde capitaliste a beau changer, il reste en permanence un monde d'argent, un monde capitaliste, bourgeois, patronal. Et toutes les solutions créent autant d'injustices qu'elles résolvent de problèmes. Car elles sont gouvernées par les lois de l'argent.

Un des problèmes qu'on nous dit aujourd'hui des plus graves, c'est celui du SIDA. On pourrait se dire que sur un problème comme celui-là au moins il ne peut y avoir trop d'injustice : les virus ne font pas de différence entre les riches et les pauvres, et les riches ont donc tout intérêt à ce que ce problème soit résolu et à y mettre les moyens. Eh bien ce n'est pas vrai. Même sur des problèmes où rien ne prédispose à l'existence d'une injustice sociale, ce monde réussit à en fabriquer.

Seuls des industriels de très grande taille disposent des moyens de recherche et de mise au point de techniques pour une maladie comme celle-là, en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis. Elles ont pour nom Micro Genesys, Oncogen Bristol-Myers Squibb, Chiron Ciba-Geigy, et Genentech. Depuis longtemps, à propos d'autres maladies ces firmes ont constaté que la marge commerciale sur un vaccin est beaucoup plus faible que pour un autre médicament. Les vaccins ne les intéressent donc guère et elles ne sont donc pas très motivées dans ce sens. Un des derniers grands vaccins mis au point, celui contre l'hépatite B, est maintenu à un prix si élevé qu'il est pratiquement inaccessible dans les pays où cette maladie sévit à grande échelle ; autant dire qu'il ne sert à rien.

Par ailleurs, la région du monde où le SIDA fait à ce jour le plus de ravage c'est de loin l'Afrique. Mais l'Afrique est pauvre, et les firmes qu'on vient de citer considèrent presque officiellement que "l'Afrique n'est pas un marché". Le seul groupe qui s'y intéresse est un groupe français, Charles Mérieux et on reste là dans une belle tradition coloniale. Mais les Etats-Unis ont trouvé un autre biais pour placer leurs pions en Afrique sous couvert de lutte contre le SIDA. Comme l'Afrique n'intéressait pas directement leurs industriels, ils y ont envoyé leur ministère de la Défense sous le couvert de sa branche médicale, le Walter Reed

Army Institute of Research. Cet organisme forme aux techniques de recherche médicale sur le SIDA des médecins en Ouganda, au Zimbabwe etc...

Un des problèmes qui va se poser avec le vaccin actuellement à l'étape de recherche contre le SIDA, c'est de choisir une population cobaye. La décision est pratiquement prise, ce sera l'Afrique cette fois. "Science et Vie" qui a consacré un numéro spécial au problème du SIDA (juin 92) explique que "la crainte des procédures judiciaires que pourraient déclencher certains essais n'est certainement pas étrangère à cette opinion". On a donc préféré l'Afrique aux Etats-Unis pour la population cobaye. Pourtant, de l'avis des médecins, on connaît mieux, puisqu'il y a un réseau médical plus serré, les populations de New York ou d'Amsterdam et on comprendrait donc mieux les effets des vaccins sur elles que sur celles d'Afrique qu'on a quasiment pas étudiées encore.

Alors on a tout à craindre pour les futurs cobayes africains. C'est le directeur de l'Organisation Mondiale de la Santé pour les programmes de SIDA le docteur Jonathan Mann qui le dit lui-même : il raconte qu'entre 1984 et 1987 lorsqu'on a compris que le SIDA faisait des ravages en Afrique, nombre de fonctionnaires, de chercheurs, de responsables de la santé et d'industriels lui conseillaient tout simplement de "laisser tomber l'Afrique". Selon eux le SIDA pouvait fonctionner comme un "excellent régulateur démographique" et l'effort de formation des responsables de la santé en Afrique était trop énorme pour pouvoir raisonnablement être envisagé.

Quand ce n'est pas la loi de l'argent ou les mentalités pourries qui vont avec, y compris au plus haut niveau, qui recréent les injustices, ce sont les vieilles injustices déjà bien ancrées dans cette société qui bloquent toute solution. Vous savez tous qu'en attendant la mise au point d'un vaccin ou de médicaments contre le SIDA, l'essentiel de la lutte actuelle vise à bloquer au moins la maladie et que le meilleur moyen qu'on ait trouvé jusqu'ici est tout simplement d'informer, d'expliquer largement par quels moyens celle-ci se répand. D'où l'usage du préservatif qui est préconisé dans tous les cas risqués. On pourrait se dire que cela au moins devrait être possible de façon à peu près juste et équitable.

Des responsables l'ont cru et l'ont tenté. Ils ont même réussi en 1987 et 1988 à en convaincre pratiquement tous les principaux dirigeants concernés de la planète. A tel point que, chose jamais vue, l'ONU et l'Organisation Mondiale de la Santé ont décidé d'un programme d'aide technique et financière pour 150 pays c'est-à-dire quasiment la planète entière. On faisait donc pour une fois l'effort volontaire de mettre de l'argent à égalité partout, sans distinguer pays riches ou pauvres.

Eh bien les illusions sont vite tombées. En Afrique, la situation sociale des femmes est telle qu'elles ne sont absolument pas en situation d'accepter ou de refuser un rapport sexuel de la part des hommes. Le docteur Mann déjà cité explique : " pour que les femmes puissent refuser des rapports sexuels non désirés ou non protégés, il leur faut le pouvoir social et économique de dire non". Comme ce n'est pas le cas, comme elles ne sont pas dans une situation égale avec les hommes, elles ne peuvent dire non et ce sont les hommes qui leur imposent ce qu'ils veulent. Le résultat, des études épidémiologiques l'ont prouvé, c'est que même lorsque les femmes n'avaient qu'un partenaire, la séropositivité s'étendait quand même à ces épouses monogames. En fait leur facteur de risque à elles ce n'est ni la drogue, ni l'homosexualité comme dans les pays riches, c'est tout simplement "leur faible capacité à peser sur les conduites et vagabondages sexuels de leurs époux".

Le problème n'est pas qu'en Afrique. En France, où il y a 2 millions de femmes battues, on peut penser que le problème se pose dans des termes semblables. De façon plus générale, "une analyse entre santé et appartenance sexuelle appuyée sur des données comme la mortalité maternelle, la violence sexuelle, la prévalence des maladies sexuellement transmissibles et les carences de planning familial démontre très clairement que la domination sociale des hommes partout où elle existe constitue une menace pour la santé publique".

Alors quelle solution ? Le docteur Mann le dit très clairement après s'y être cassé le nez : "il en résulte qu'une réforme des lois sur la répartition de la propriété ou le divorce peut à la prévention de l'affection HIV avoir des effets bien plus importants que les brochures ou les préservatifs". Oui, il faut changer les rapports de propriété, oui, il faut changer les lois sociales et aujourd'hui cela devient plus urgent et plus essentiel encore malheureusement que la recherche médicale elle-même. On a compris qu'une maladie comme le SIDA "tire ses forces de toutes les faiblesses sociales et de la plus cruciale et dominante de toutes : la discrimination" (Jonathan Mann, "Science et Vie" hors série SIDA, juin 92, P159).

Seulement un tel changement dans les rapports de propriété et les lois sociales ne peut se faire d'en haut : il ne peut entrer dans les faits qu'avec la participation active et déterminée d'un grand nombre de femmes elles-mêmes. Bien sûr cette intervention massive des femmes, avec laquelle il faudra aussi celle d'un certain nombre d'hommes, devra bouleverser bien des habitudes. Mais ce n'est pas impossible du tout.

On pourrait reprendre les exemples de la Commune de Paris , ou de la Révolution Française, où l'on voit les femmes comme surgir dans une vie politique toute neuve. Actuellement, dans plusieurs pays africains, un vent de pseudo démocratisation souffle, dont les bouches se trouvent ici même à Paris, car c'est un choix politique de la puissance impérialiste française de donner un petit coup de balai aux vieilles dictatures un peu trop usées et ayant perdu de leur fiabilité. Ce vent vient d'en haut donc, mais dans une dictature, le moindre changement se heurte à des résistances coriaces, et la contestation de l'ordre en place prend vite une tournure dramatique, avec des cadavres à la clé.

On voit donc des femmes reprendre activement l'idée de démocratie, se mettre en avant, revendiquer et se mobiliser, constituer des groupes, des partis politiques nouveaux. Ce sont surtout des femmes de la petite bourgeoisie que l'on voit ainsi, des commerçantes, des intellectuelles, des professions libérales. Mais elles frappent du poing sur la table, et cela commence déjà à changer les rapports qu'elles avaient avec les hommes, en tous cas dans ce milieu.

En France, on nous dit et nous répète que la solution d'attente contre le SIDA, c'est le préservatif. Eh bien, même si c'est moins crûment que dans le cas de l'Afrique, le problème de l'argent et les injustices sociales se glissent là encore. Le directeur de l'Agence Française de Lutte contre le SIDA a dû récemment protester au sujet du prix des préservatifs : "on ne peut pas continuer ainsi, a-t-il dit. J'ai réuni en mai les importateurs de préservatifs et les représentants des syndicats de pharmaciens. Je leur ai dit qu'il y avait une trop grande différence entre le coût du préservatif à son arrivée en France et son prix en pharmacie". Effectivement en moyenne un préservatif est vendu pratiquement 4 F en pharmacie, et c'est là qu'on en vend le plus, alors qu'il revient à la sortie de l'usine entre 25 et 50 centimes. Réaction du trésorier de la fédération des syndicats pharmaceutiques : "pourquoi serait-il amoral de gagner de l'argent sur les préservatifs ? De toute façon, dit ce monsieur, les prix sont libres, et

le pharmacien détermine sa marge bénéficiaire comme un épicier ou un marchand de chaussures". (Le Monde du 22 juin)

Vue de loin, la recherche et la lutte contre le SIDA ont l'air irréprochables. On ne peut qu'admirer les efforts des médecins, des Etats, malgré les difficultés. Vu de loin, l'envoi de casques bleus en Somalie l'était aussi. Vu de loin le capitalisme semble capable de trouver des solutions à tous les problèmes qui se posent, mais vu de près c'est plus que décevant : c'est révoltant. A tel point que pour ce qui est de la lutte contre le SIDA le directeur des programmes de l'OMS dans ce domaine, qui a été cité plus haut, a fini par démissionner en 1990. A tel point que dans chaque domaine où il y a un problème, des hommes intègres, sans avoir besoin d'être révolutionnaire, démissionnent bien souvent. Cela a été le cas de Tazieff dans le domaine de la prévention des risques industriels. Cela a été le cas du professeur Got qui était chargé de la lutte contre l'alcoolisme en France.

Ce qui déçoit ces gens-là, ce n'est pas la difficulté de résoudre les problèmes. Ils appartiennent en général à une race d'hommes qui ont montré, en bien des occasions, leur goût de l'effort, leur capacité à surmonter les pires difficultés. Ce qui les déprime, ce qui les éteint, c'est de voir au contraire que des solutions techniques existent, mais que ces solutions, on ne peut pas les mettre en œuvre de façon juste et équitable dans cette société, du fait des pouvoirs publics dans certains cas, ou du pouvoir des financiers dans d'autres. Et là ils n'ont plus de moyens ni de solutions.

Ce qui nous rassure nous socialistes, c'est que l'humanité produit donc des hommes qui, même sans le savoir, sont en quelque sorte socialistes, c'est à dire des hommes tout entiers dévoués à l'ensemble de la société, pas à une catégorie séparée des autres et encore moins à leur intérêt personnel. Un professeur Got, un docteur Mann, et des milliers d'autres encore, consacrent leur vie pour tenter de résoudre les problèmes qui à leurs yeux empêchent la société humaine de s'affranchir. A un moment ou à un autre, ils se heurtent à l'organisation de la société elle-même, et là, ils ne peuvent plus grand-chose.

Quand le mouvement ouvrier était important, un certain nombre d'entre eux n'avaient pas hésité à le rejoindre, mais aujourd'hui le mouvement ouvrier ne se montre pas, et ces hommes, presque toujours issus d'un autre monde que le monde ouvrier, ne soupçonnent même pas quelle force peut se manifester quand la classe ouvrière se met en marche.

Alors c'est aux travailleurs aujourd'hui de montrer qu'eux aussi peuvent produire des hommes à la hauteur des circonstances. Les hommes qui compteront demain, ceux qui seront vraiment des hommes, ce sont des travailleurs fiers de l'être mais surtout fiers de l'idée qu'ils veulent une autre société, et qui recherchent d'autres travailleurs pour réaliser cette idée. Ce sont des travailleurs fiers de détenir les clés des problèmes du monde entre leurs mains, fiers de vouloir un monde sans argent, sans patron, sans police et sans frontière.

février – juin 1993